Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
MOUTON **MARECHAL** **1770-1838**	**Généalogies, biographies, monographies**
Auteur :	Origine :
C. MULLIE	**Collection personnelle**
Référence :	Transcripteur :
BIOGRAPHIE DES CELEBRITES MILITAIRES DES ARMEES DE TERRE ET DE MER DE 1789 A 1850 **PARIS** **POIGNAVANT ET CIE, EDITEURS** **RUE NEUVE DE L'UNIVERSITE 18**	**MFR** Date : **2011**

Ancestramil

MOUTON COMTE DE LOBAU
MARECHAL
1770-1838

MOUTON, maréchal LOBAU, né à Phalsbourg le 21 février 1770, depuis comte et maréchal de **LOBAU**, fut de ce glorieux département de la Meurthe auquel la France doit, entre tant d'autres illustrations, les généraux **KLEIN, RAMPON, HUGO, FABVIER,** et les maréchaux **GERARD** et **GOUVION-SAINT-CYR.**

En 1792, quand, au cri de la patrie en danger, s'élança tout ce qu'il y avait de plus brave et de plus généreux dans notre jeunesse, il fut l'un des premiers qui courut aux armes. Et cet élan fut si soutenu, que, le premier au premier coup de canon de cette guerre de vingt-trois ans, et quoique plusieurs fois abattu, quand le dernier coup retentit, il s'y retrouvait encore.

Dès les premières actions il attire tous les regards de ses camarades. Dans ce compagnon de guerre ils ont remarqué d'abord un guerrier de formes athlétiques, de tête haute, de cœur élevé, et dont l'âme, plus ferme encore que le bras, grandissait en proportion du péril ; le danger l'excite et l'inspire, et déjà il leur commande par l'autorité de l'exemple avant d'y joindre celle du grade.

Les chefs alors manquaient. Tous se cherchaient des appuis et des guides ; on les choisissait à l'épreuve qui ne trompe pas ; et comme dans cette guerre acharnée, nuit comme jour, hiver comme été, l'on était toujours aux prises, les grades ne manquaient pas plus que les occasions de les mériter. C'est pourquoi, de 1792 à 1799, d'abord soldat, bientôt officier, puis aide-de-camp du savant **MEUSNIER** et du célèbre **JOUBERT**, frappés mortellement à ses côtés, on vit ce jeune guerrier, soit en France, soit aux armées du Rhin et d'Italie, monter rapidement par tous les grades jusqu'à celui de colonel, au choix et aux acclamations de ses chefs et de ses camarades.

Ici, au milieu des montagnes de Gênes et de nos corps battus, abandonnés et découragés, la position est devenue plus élevée, plus difficile, et plus que jamais cependant le jeune colonel la domine. Il vient d'y prendre le commandement du 3e de ligne, en proie comme toute l'armée au désespoir des revers, et à une misère si affreuse, que tout périssait par la désertion et l'indiscipline. Environné d'ennemis, en butte à tous les feux les plus ardents de la guerre, il relève tous les courages, il rétablit l'ordre et la règle, et, triomphant à la fois de tous les fléaux, parmi les **MIOLLIS**, les **REILLE**, et **SOULT**, et **MASSENA**, que cette seule défense eût suffi pour rendre célèbres, il se fait distinguer dans une multitude de combats, comme l'un des plus intrépides et des plus fermes soutiens de la gloire des armées françaises.
Il suffira de dire que dans l'une de ces actions, où ce n'était qu'en attaquant que l'on songeait à se défendre, sur sept drapeaux arrachés à l'ennemi, son régiment seul en rapporta six ! Dans la dernière, un bras et le corps percés d'une balle, et laissé pour mort sur le champ de bataille, l'amour et le dévouement des siens nous le conservèrent.

En 1805, sa renommée, toujours croissante en paix comme en guerre, l'éleva au rang de général et d'aide-de-camp de **l'EMPEREUR**. Et, ce qui est remarquable, c'est que dans cette cour guerrière il apporta et conserva constamment l'austère et simple franchise de ses mœurs jusque là républicaines ; car jamais il ne flatta, quel que fût le souverain, **EMPEREUR** ou peuple ; jamais sa mâle et quelque rude véracité ne se démentit ; je n'en citerai que deux exemples :

A Austerlitz, au milieu des acclamations enivrantes de cent mille soldats, quand celui qu'elles transportaient s'écria : « *Qu'avec de tels hommes on ferait le tour du monde* ; » et que notre jeune ardeur s'enflammait à ces paroles, on l'entendit répondre : « *Oui, sans doute, mais ne vous y*

méprenez pas ; la France est trop belle pour qu'on aime à s'en éloigner autant, et à rester si longtemps séparé d'elle. Dans cette joie de la bataille de demain, il y a l'espoir d'en finir. »

A notre entrée victorieuse dans Smolensk, au milieu de l'ivresse de cet autre triomphe, une voix s'élevant tenta d'en arrêter l'entraînement ; c'était la sienne ! Il se retourna vers **l'EMPEREUR** qu'il précédait, et s'arrêtant : « *Voilà une belle tête de cantonnement* ! » s'écria-t-il. Il déplut, mais il fut écouté ; et sans le glorieux, mais trop sanglant combat du surlendemain, peut-être eussions-nous dû à sa ferme franchise d'autres destinées plus heureuses.

A la fin de 1807, sur cet amas de lauriers d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, de Pułtusk, d'Eylau et de Friedland, que son sang vient de teindre encore, son habile valeur, dont **l'EMPEREUR** lui-même venait d'être témoin dans quatre campagnes, dans une foule de combats et dans six grandes batailles, fut récompensée par le grade de général de division et le rang d'inspecteur général.

Cependant, dès 1808, la guerre encore et toujours lui, grandissant ensemble, ont passé du Nord au Midi de l'Europe. Aussitôt deux batailles nouvelles, celles de Rio-Secco et de Burgos viennent accroître sa renommée. A ces deux journées, aussi rapide dans ses dispositions que prompt dans l'attaque, qu'il dirige toujours droit au cœur de l'ennemi, quels que soient le danger et la supériorité du nombre, c'est la division qu'il commande qui remporte la victoire au pas de charge. Cinquante-neuf canons, douze drapeaux, et jusqu'aux cordes et aux chaînes de fer que les moines de l'armée ennemie avaient apportées pour le supplice de nos soldats, devinrent les trophées de ces deux victoires. Cinquante-neuf canons conquis en deux journées, voilà, avec tant d'autres bronzes russes et allemands pris de sa main, sa part de souscription à l'airain de notre glorieuse colonne ! Mais, en 1809, il en apportera et il en conservera plus encore.

L'Autriche, à ces feux lointains, comme en 1805 à ceux de notre flottille, rallumant soudainement un nouvel incendie, en embrase, en le remontant, les bords du Danube ! Mais plus soudainement elle y rencontre **NAPOLEON** qu'elle croit encore sur le Tage. Dès le premier pas, lui-même applaudit à la manœuvre hardie et savante **d'ABENSBERG**, où son aide-de-camp **MOUTON** prépara la victoire d'Eckmühl. Ce coup de foudre annonce à l'ennemi **l'EMPEREUR**. L'attaque de l'Autriche, surprise à revers, est renversée ; elle est forcée d'aller s'abriter derrière l'Iser. Cependant, à la faveur de cet obstacle, les corps autrichiens dispersés vont se réunir et rendre la victoire incertaine. Déjà sur le pont de Landshütt, qu'ils ont franchi, brûle aux yeux de l'EMPEREUR ; et **NAPOLEON** lui-même s'arrête : il n'ose aventurer ses soldats sur ce brasier suspendu sur un abîme, que défendent de l'autre rive des milliers d'ennemis retranchés dans une position formidable. Mais, ce qu'il ne doit pas commander, son aide-de-camp l'exécute ! Il s'empare du premier régiment qu'il trouve là ; c'était le 17^{e}, et l'entraînant, lui en tête : *Marchons, s'écrie-t-il, et ne tirez pas* ! Et les flammes qui consument le pont, et les feux autrichiens concentrés sur ce long et périlleux passage, rien ne l'arrête : il aborde, il rompt l'ennemi consterné, et, par ce sublime élan, il change un combat disputé en une victoire rapide et complète.
L'armée autrichienne, par ce coup de guerre, est tranchée en deux et abandonne à une double déroute. Elle laisse entre nos mains trente canons, six cents caissons chargés, trois mille voitures, neuf mille prisonniers, et leur capitale elle-même, qu'il fallut pourtant disputer encore dans Esslingen.
Esslingen ! Journée glorieuse et fatale, où la fortune, où les éléments conjurés nous trahirent ; où le fleuve ennemi, s'enflant et s'interposant tout à coup, livre à l'archiduc la tête de notre armée séparée du reste. Déjà **LANNES** a succombé ! Plus le combat devient inégal, plus il redouble d'acharnement ;
A la vue de notre situation désespérée, de notre épuisement et de quelques planches fragiles, dernière ressource pour sauver ce qui reste de l'élite de l'armée avec son chef, l'Autriche entière en armes, accourant et se précipitant triomphante, accable et écrase de tous ses feux nos débris poussés et acculés contre le Danube !

Tout semblait perdu ; mais à l'avenir, que nos écoles citoyennes et que nos invocations guerrières n'aillent plus chercher dans l'antiquité d'autres exemples ! Désormais pour nous, entre tant d'autres, Esslingen et Lobau suffiront ! Qu'elles rappellent le vainqueur de Zurich, quand **NAPOLEON** le fait conjurer d'arrêter l'ennemi dans la plaine deux heures seulement encore. *« Dites-lui que j'y restera deux heures, vingt-quatre heures, toujours,* a répondu **MASSENA**, et il tient parole. Montrez au même moment le vainqueur de Landshütt couvrant de son corps l'ile de Lobau. Ses cartouches sont épuisées, sa main est fracassée, il a déjà repoussé sept fois l'ennemi à la baïonnette ; et **NAPOLEON**, qu'il préserve, lui envoie dire de cesser un combat désespéré. Mais le général français montre à l'aide-de-camp le danger, et, calme comme sur un champ de manœuvres ; « *Non, répond-il à **RAPP**, vous savez le métier ; dites à **l'EMPEREUR** qu'il achève sa retraite, et que, quant à moi, je n'ai d'autre parti à prendre ici que de me faire tuer sur place* ! »

Cependant l'ennemi, étonné de ce double dévouement, s'est arrêté, il n'a osé achever ; la France et son chef ont été sauvés pour trois ans encore, et **l'EMPEREUR** reconnaissant proclame **MASSENA prince d'Esslingen** ! Quant à **MOUTON**, qu'il appelait son *lion* : « Sans **MASSENA**, *lui a-t-il dit, vous eussiez mérité le nom d'Esslingen* ! » et par une même reconnaissance il veut qu'à l'avenir le surnom glorieux de **comte de LOBAU soit** ajouté à ses insignes.

Après Esslingen pourtant, il fallait Wagram ; mais la tige de notre gloire venait d'être héroïquement conservée, et nos lauriers repoussèrent si hâtifs, que la main blessée du **comte LOBAU** saignait encore, lorsqu'elle en cueillit de nouveaux sur cet autre champ de bataille.

Cette fois enfin, la paix et l'archiduchesse sont conquises ; et pendant que la fortune impériale monte à son comble par la naissance du roi de Rome, **NAPOLEON** confie secrètement au **comte de LOBAU** la révision du personnel de l'armée entière. Il se repose en lui ; il juge que nul, autant qu'un chef d'un mérite si reconnu, ne saurait aussi bien reconnaître celui de tous ses compagnons d'armes
Alors commence, en 1812, cette grande marche, d'abord triomphale et irrésistible, mais contre nature, du Midi contre le Nord, que termine la plus épouvantable des catastrophes. C'est là que, grand officier de l'ordre d'Honneur, le **comte de LOBAU**, comme aide-major général, dirige une infanterie de 500 000 hommes. Mais pour la plupart de tant d'infortunés l'hiver russe sera sans printemps ! Il commence, et bien plus que les flots de ces contrées, ces flots de soldats, naguère si rapides, s'arrêtent et demeurent glacés, d'une glace pour eux éternelle ! Dans cet effroyable naufrage, à peine quelques guerriers épars restent debout, et parmi ceux-là, c'est encore **LOBAU** que **NAPOLEON** appelle, quand il ne choisit trois seulement pour les ramener en France avec lui, et pour y recréer une armée nouvelle.

En effet, à peine **NAPOLEON** a-t-il touché la terre héroïque, que tel que le géant des temps fabuleux, il s'est redressé formidable ! L'Allemagne le croit seul et désarmé, et dès le premiers mois de 1813 elle le voit soudainement reparaître aux champs de Lutzen à la tête de 300 canons et de 300 000 hommes. Le plus célèbre des tombeaux qu'une mort guerrière ait consacré est le rendez-vous qu'il leur donne. Mais là, surprise à son tour dans sa marche rapide, sa jeune armée, frappée subitement dans son flanc droit, chancelle, près de périr, en vue des cendres de **GUSTAVE-ADOLPHE**. Pourtant **MARMONT** et toujours **NEY**, s'appuyant sur nos braves marins, résistent encore ; mais à Kaya, une trouée mortelle est ouverte ! **NAPOLEON** y place **LOBAU** : à la voix de ce général nos soldats se rallient, ils se raffermissent, l'ennemi s'arrête, le combat se rétablit, **MACDONALD** a le temps d'accourir, et **NAPOLEON** lui-même, celui d'achever la victoire avec l'artillerie de sa garde.

Plus tard, quand les journées de Bautzen et de Wurtzen, lorsque l'armistice même et la grande victoire de Dresde finissent par le désastre de Kulm, **l'EMPEREUR** le charge d'en recueillir les

débris ; il veut que **LOBAU** remplace **VANDAMME**, et c'est ainsi que dans les grands périls c'est toujours lui qu'il appelle et qu'il leur oppose.
A Dresde enfin, où il ne commandait pas en chef, pour la première fois, il succombe. Mais là, comme sur tout le cours de l'Elbe, si nos garnisons, brusquement séparées de **l'EMPEREUR** et successivement prisonnières, sont restées inutiles au salut de la France, c'est qu'on n'a point écouté son inspiration. Il a proposé de les recueillir en descendant le fleuve, mais on a jugé l'effort impossible, et **l'EMPEREUR** ainsi que la France tombent en 1814, privés de plusieurs de nos chefs les plus habiles et de 100 000 hommes.

Vinrent ensuite neuf mois d'un calme trompeur, puis la réapparition du héros de la France. Dès lors renaît le danger, et reparaît le **comte de LOBAU** aux champs de Fleurus et sur celui de Waterloo, où notre aile droite était sous ses ordres. C'est là que, victorieux tout le jour, quand le soir de l'arrivée d'une seconde armée ennemie nous accable, le dernier à ce dernier coup de canon, il s'obstine à rallier nos débris, et qu'abattu lui-même, il tombe aux mains de l'étranger sur ce déplorable champ de notre dernière bataille.

Le prix de tant se services signalés fut trois ans d'exil, puis suivirent dix ans d'un simple et noble repos, loin des disgrâces et des faveurs de la Restauration, qu'il respecta jusqu'au jour où elle disparut en 1830.
Déjà depuis deux ans, l'inquiétude générale l'avait placé parmi les défenseurs de nos libertés, à côté des **SEBASTIANI**, des **FOY**, et de ce **PERIER** à jamais célèbre, quand surgit cette révolution, complément de celle de 1789. Alors le **comte de LOBAU** accepte ce nouveau danger et, comme membre du gouvernement provisoire, il s'y montre en tête de la France nouvelle.
Quand **LAFAYETTE** mourut, ce fut encore le **comte de LOBAU** qui fut appelé à l'honneur de lui succéder dans le commandement de la garde nationale parisienne.

Le maréchal **comte de LOBAU** est mort à l'âge de 68 ans et 9 mois, dans la nuit du 27 novembre 1838.
Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile, côté Est.

****

Ancestrame